

VIRGINIE DE GALZAIN

Au pied de la lettre

En France, 3,1 millions de personnes sont en situation d'illettrisme. Virginie de Galzain cherche à rendre visible ce sujet encore tabou, en suivant des parcours de retour aux connaissances élémentaires, au « droit de savoirs ».

// interview par // NATHALIE DEGARDIN //

ÊTRE LIBRE ■■■ « Ce qui compte le plus pour moi, c'est d'être libre, d'avoir le choix. Je commence une nouvelle vie ; j'ai envie d'être un homme cultivé. » (M. 19 ans)

LA VIE EN ROSE
d'Edith Piaf

Quand elle me prend dans ses bras
je ressemble à
russiens de Kiamour.
je suis joyeuse.

Y'ai envie de chanter et de danser.
Y'ai choisi la photo de

EDITH PIAF
car elle est splendide et agréable

Edith Piaf



1 ■



■ 1

1 ■ DÉTECTER ■■■

Jeunes pendant les tests de lecture d'une journée obligatoire Défense et Citoyenneté (JDC). Ces tests sont la seule initiative d'ampleur intégrée dans un processus de détection des difficultés et de lutte contre l'illettrisme sur les 17-25 ans. Chaque année en France, entre 35 000 et 40 000 jeunes en situation d'illettrisme sont détectés lors des tests de lecture des JDC.

L'hiver dernier, Virginie de Galzain nous avait glissé quelques mots sur son reportage en cours. Puis au début de l'été, nous avons vu des images issues d'un premier éditng.

Discrète et dynamique, la photographe fonctionne sur la confiance. Une évidence pour elle, qui se donne pour défi de mettre des images sur des « différences invisibles », celles qui touchent au respect des droits fondamentaux : éducation, santé, habitat, alimentation, emploi, vie privée... Elle remonte aujourd'hui la chaîne des acteurs de la lutte contre l'illettrisme, ou plutôt, selon ses mots, pour le « *droit de savoir(s)* », en commençant par les jeunes de 16 à 25 ans, 16 ans étant l'âge légal de limite de scolarisation en France. À partir de là, tout se joue sur les plans personnel et professionnel.

Au départ journaliste de la presse écrite, elle a fini par troquer le stylo contre l'appareil photo,

le jour où elle a réalisé la limite des mots. Une passerelle naturelle ou un retour aux sources pour cette jeune femme qui baigne dans le monde de l'image depuis l'enfance, fascinée par Ronis, Capa et Gerda Taro, Dorothea Lange, Eugene Smith, puis Stanley Greene, Bertrand Meunier, Courtinat, Zalmaï, Pierrot Men... Un peu troublée par l'enregistreur, elle cherche sans cesse la parole juste, reprecise son propos... Une démarche à son image : exigeante et respectueuse, pour mieux refléter son sujet et valoriser des réalités de vie.

Pourquoi avoir « basculé » dans la photographie ?

Même si j'aime aussi photographier ce(lux) qui m'entoure sous un mode qui pourrait être celui du journal photographique, je crois que l'idée de « faire du journalisme en images » me correspond mieux. J'ai travaillé sur des sujets de société liés à la discrimination, à l'exclusion. Avec de plus en plus ce constat : comment continuer à écrire avec une relative « neutralité » sur des

sujets qui me révoltent ? En fait, on énonce des réalités factuelles, chiffrées, on se met à la place de ceux dont on parle plus qu'on ne leur laisse la place pour s'exprimer. Résultat, outre de nombreux sujets qui ne passent pas (ou plus) en presse écrite, ces personnes qui vivent au quotidien des réalités différentes, difficiles, deviennent fantomatiques, immatérielles. C'est ce constat qui m'a poussée vers la photographie. J'ai de plus en plus besoin et envie d'aller à la rencontre de ceux qui restent trop peu visibles, pour mieux les comprendre, les valoriser, et mettre en images et en témoignages leurs réalités de vie. Et pour faire ressortir les actions de ceux qui les aident, car c'est important de montrer ce qui est fait. Je souhaite juste être un relais, le plus honnête possible, entre eux et ceux qui voient les photos. Le danger est le décalage croissant avec « sa » propre réalité. Plus on va vers cette voie, plus l'injustice est criante et insupportable, moins on supporte les fossés de la société. Et plus vous avez envie de continuer aussi !



2 ■



3 ■

■■■■ « L'illettrisme est une inégalité aux causes multiples. Mais on peut la déceler, la résoudre, pourvu que les personnes concernées sachent qu'elles peuvent se faire aider à tout âge ! » ■■■■

Pourquoi ce sujet ?

Ce sujet s'inscrit dans un projet à long terme sur les différences invisibles. Qui n'a pas dans son entourage une personne concernée par ces difficultés qui ne sont pas écrites sur un visage : ressources financières, logement, maladie, chômage... ? Le poids du regard de l'autre fait que nombre de situations sont vécues dans le silence. J'ai commencé avec les réalités de vie des personnes séropositives, en m'immergeant plusieurs mois au sein du service immunologie de l'HEGP/AP-HP (Paris). Puis ce thème s'est vite imposé : l'illettrisme concerne environ 800 millions de personnes dans le monde, plus de

80 millions en Europe et 3,1 millions en France, dont 9 % de jeunes de 18 à 25 ans et près de la moitié de moins de 45 ans. Tous ont été scolarisés mais ne maîtrisent pas la lecture, l'écriture, le calcul. C'est une inégalité absolue, aux causes multiples. Une réalité que l'on peut déceler, résoudre, pourvu que les personnes concernées sachent qu'elles peuvent se faire aider à tout âge. Et pourvu qu'on les aide. Le moteur numéro 1 est la reprise de confiance en soi. Sans cela on ne peut pas reprendre le contact avec la lecture, l'écriture. Tout ce qui est associé à l'école est souvent perçu comme un échec. Consolider ces savoirs, c'est se donner les moyens d'aller ensuite vers une formation

professionnelle, vers un nouveau poste. C'est aussi pouvoir écrire une lettre de motivation, faire ses comptes, lire un plan, aider ses enfants à faire leurs devoirs : être autonome. Car plus de 50 % des personnes concernées travaillent !

La mise en place du reportage s'est faite courant 2010, en travaillant avec l'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme (ANLCI), qui cautionne le projet, puis avec la Direction du service national. J'ai commencé ce reportage en février dernier, en prenant pour angle de départ les 16-25 ans. Je voulais suivre une chaîne, de la détection des difficultés, via les tests de lecture lors des Journées défense et citoyenneté, au suivi d'un des acteurs de la lutte contre l'illettrisme : l'association Savoirs pour réussir Paris, qui fait partie du dispositif du même nom cofondé par le linguiste Alain Bentolila et le Général Fassier. Grâce à cette structure, à l'action des salariées et de bénévoles, de nombreux jeunes reprennent confiance en eux pour renouer avec l'envie de lire, d'écrire, de vivre comme tout le monde. Tous sont dans

2 ■ PERSÉVÉRER ■■■■

« J'ai envie de travailler pour être indépendant, mais j'ai besoin d'écrire bien pour cela. Je lis, dès que je peux, pour ne pas perdre espoir. Car j'ai été désespéré. » (M. 20 ans)

3 ■ ÊTRE AIDÉ ■■■■

« Je sais ce que j'ai envie de dire, mais quand je dois l'écrire, ça ne vient pas ! » (N. 23 ans)



ACCOMPAGNER

■ ■ ■ À Savoirs pour réussir Paris, deux salariées et trente tuteurs bénévoles formés accompagnent des jeunes en situation d'illettrisme (suivi individuel, ateliers collectifs). Leur but : les réconcilier avec les savoirs de base, restaurer leur confiance et l'envie d'apprendre pour préparer l'avenir.

une dynamique de construction, et beaucoup ont un parcours personnel qui dépasse ce qu'on peut imaginer à cet âge, mais aussi des compétences que beaucoup n'ont pas et qui sont une force.

Comment met-on en images un sujet aussi imperceptible ?

L'association m'a ouvert ses portes très chaleureusement. J'ai suivi les ateliers (écriture, lecture, calcul...), les sorties pédagogiques et recueilli des témoignages de jeunes et de tuteurs. J'ai pris des photos de contexte et des portraits qui mettent l'accent sur des émotions personnelles – l'attente, l'espoir, les moments de solitude aussi. Qui retranscrivent cette sensation que l'on peut avoir quand on est en difficulté de lecture, d'écriture ou de calcul, l'angoisse face à une page blanche, l'appréhension quand il faut commencer à lire des mots et à essayer de les retranscrire fidèlement, la fierté d'avoir rédigé soi-même un texte ou de lire seul un journal. Mais aussi l'écoute de l'autre, l'entraide et la détermination, le plaisir d'être ensemble, car tout le monde est volontaire. J'aime faire des portraits,

saisir un instant, une facette de la personnalité, un regard. C'est important sur ce sujet de mettre chacun en valeur, tuteur ou jeune en apprentissage, avec ce qu'il porte en lui. De laisser chacun être acteur, et en face à face avec nous.

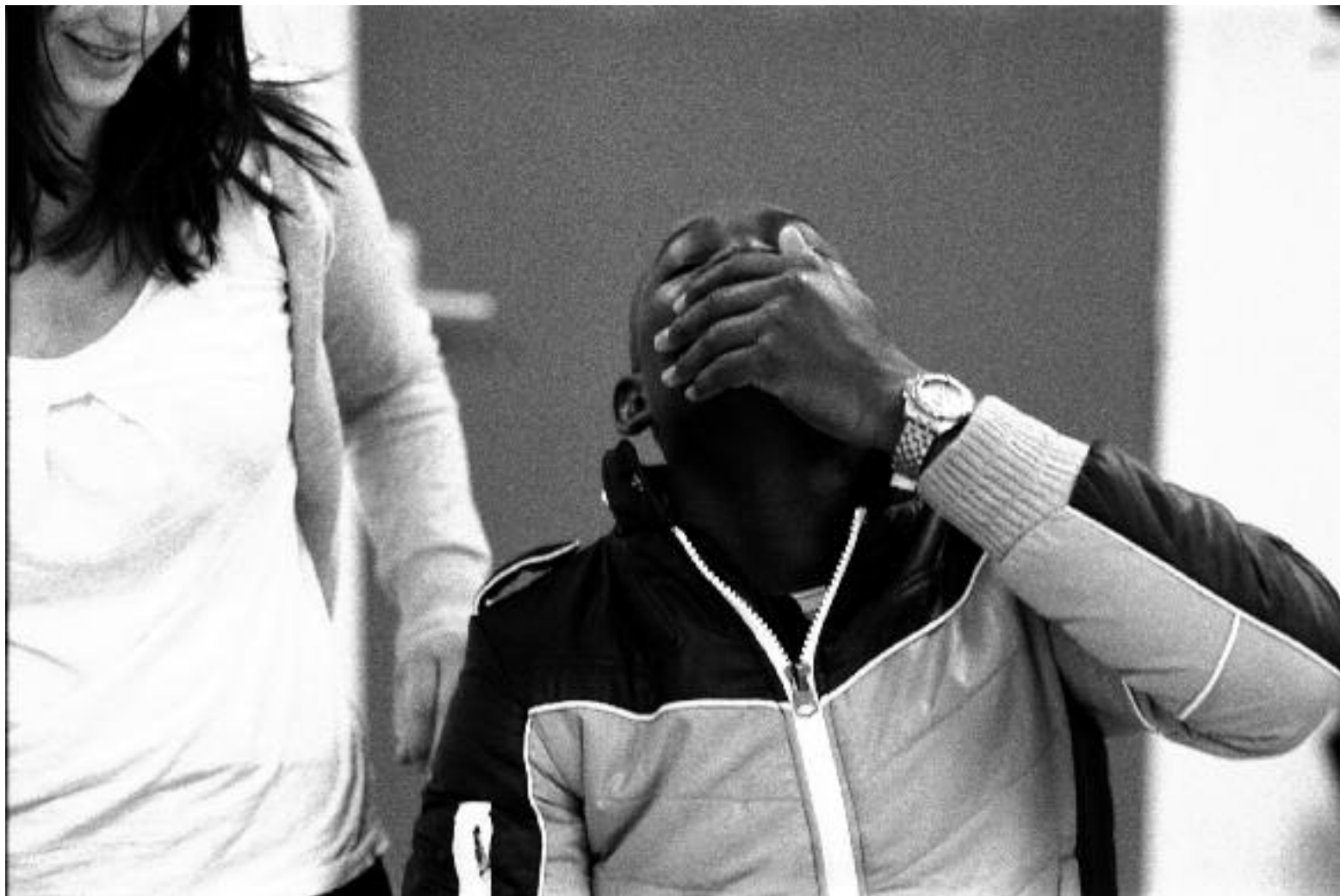
Tout est question de moment, il y a des jours où je ne vais pas prendre de photos, parce qu'il y a une tension, ou une émotion qui est bien trop forte, on ne se sent pas le droit de prendre des images. Alors on se nourrit autrement, en observant, en écoutant. Et puis d'autres jours, on va en prendre beaucoup, parce qu'il y a une émulation, une concentration sur un atelier, par exemple sur un choix de photos sur lesquelles ils vont pouvoir s'exprimer, sur la lecture d'un texte qui va les renvoyer vers un avenir proche, un rêve, une situation personnelle...

La grande difficulté à mettre en images un sujet comme celui-ci, c'est de réussir à montrer la situation sans la dramatiser, mais sans trop positiver non plus, ne pas donner l'impression qu'on peut s'en sortir facilement, ou inversement que c'est irréversible. Les personnes que j'ai suivies depuis février sont pour la plupart en

formation, pour consolider des savoirs fondamentaux ou en formations professionnelles (l'aide à domicile, la petite enfance, etc.). Cela montre l'importance du rôle de cette association, qui doit être la seule du genre en Île-de-France, et des acteurs de la chaîne. Cela peut aussi inciter les personnes concernées à franchir le cap de se faire aider. Et les acteurs du monde de l'Emploi, de l'Éducation à agir davantage.

Pourquoi as-tu fait le choix de l'argentique et du noir et blanc ?

L'argentique est un choix affectif et une autre façon de travailler. La photo, c'est du temps, le temps accordé à l'autre, à l'observation, à l'échange, aux regards, aux signes que l'on vous envoie, à ce que l'on vous donne. Avec le film, je pense les images presque comme si c'était les seules que je pouvais faire. Et tout reste, le bon comme le mauvais, pas de corbeille ! C'est aussi ce qui permet d'apprendre, d'être rigoureux dans les choix de photos. Et ce qui fait que parfois on revient sur une image qu'on n'avait pas vue, et qui finalement a sa place des semaines après. Certes, il faut des moyens, de



la pellicule, on ne va pas faire 500 photos pour n'en prendre que trois après. Quand je travaille en commande sur du numérique, que les gens me disent « *vas-y shoote, prends-en 50, on fera le tri* », je leur dis tout de suite qu'il n'y en aura pas 50... J'ai besoin de temps pour observer. Après, quand les choses se déclenchent, ça peut aller très vite. J'aime prendre le temps de comprendre comment la personne se sent et de saisir ce qu'elle donne. Il ne faut pas se leurrer, ce n'est pas vous qui prenez les choses, c'est ce qu'on vous donne. Et on ne peut rien faire si l'autre ne vous oublie pas. Ce qui importe, c'est la confiance qui s'instaure et ce que chacun va trouver dans cet échange. Tout est question de ressenti, d'état intérieur de part et d'autre. Il suffit de peu de choses pour que vous vous sentiez paralysé ou au contraire sans barrière, pour que l'on voie ou ne voie pas, pour qu'on se sente à sa place ou au contraire intrus. Les focales fixes et relativement courtes vous mettent au cœur des autres, on ne triche pas, c'est à la fois plus simple et plus compliqué. Ensuite vient le temps des surprises, on découvre sur les

■■■■ Les focales fixes et relativement courtes vous mettent au cœur des autres, on ne triche pas, c'est à la fois plus simple et plus compliqué ■■■■

planches-contacts des expressions qui vont au-delà de ce qu'on avait cru voir, des détails qui nous avaient échappés, des ratés aussi !

J'utilise le noir et blanc parce que c'est ce que je préfère visuellement. J'aime la force des noirs profonds, la magie du grain. La matière vivante que cela représente, les émotions qu'il engendre. Le noir et blanc permet d'aller à l'essentiel, de faire ressortir des expressions, des regards sans « un parasitage » qui pourrait embellir ou dénaturer.

Quel était ton matériel ?

Je travaille avec un Nikon FM2, c'est léger, discret ; 3 focales fixes lumineuses, 50, 85 et 35 mm parfois. Avoir un matériel numérique lourd et voyant, avec un bruit de moteur chaque fois que vous déclenchez dans

un endroit exigu où les personnes sont là pour travailler et se concentrer serait, pour moi, un frein important. J'utilise des films Kodak TMax, après avoir éprouvé le Ilford HP5 plus. Après je scanne mes négatifs, je fais des tirages sur des papiers basiques pour un éditing, puis je les fais tirer. Quand vous montrez 20 tirages, l'attention accordée n'est pas la même que pour 80 images qui défilent en moins de deux minutes sur un écran.

Quelles difficultés as-tu rencontrées ?

Les difficultés techniques étaient liées au lieu : un rez-de-chaussée avec de petites ouvertures et une lumière artificielle. Et peu de recul pour se placer. On n'a pas forcément la possibilité de jouer sur des ombres ou

OSER ■■■■

« Les jeunes apprennent vite à se connaître. Ils se stimulent, s'épaulent. Les sentiments de crainte face au regard de l'autre, la honte, quand ils existent, se dissipent rapidement. »
(Serge, tuteur)



Y CROIRE ■■■ « Les jeunes ont besoin de croire en eux, d'être entourés de personnes qui les aident sans les juger, pour qu'ils puissent être fiers d'eux et autonomes. » (Antoine, tuteur)

■■■■ « C'est un choix de vie qui a son prix. On ne peut pas traiter ces sujets en passant une demi-journée prendre 150 photos et dire ensuite, "j'y étais, je l'ai fait". » ■■■■

des contre-jours, qui peuvent apporter du sens sur le plan de l'image.

Et il y a aussi les questions de droits à l'image, très délicates lorsqu'il s'agit de sujets qui révèlent une situation qui peut conduire à un étiquetage discriminant et définitif d'une personne. Et nous sommes dans une société qui fonctionne sur la médiatisation d'étiquettes. Il faut expliquer ce que l'on fait, pourquoi on le fait, gagner la confiance. Cela demande beaucoup de courage de s'exposer ainsi, et ils doivent se retrouver dans ce que vous faites. C'est d'ailleurs primordial que les images soient perçues comme des instants correspondant à une période déterminée, puisque chacun est à un passage de sa vie, non dans un état figé. En réalité, je me retrouve avec des photos que je ne pourrai peut-être pas utiliser, car certains réfléchissent encore à leurs accords de diffusion, ce qui risque de créer des manques importants. Comment justifier à quelqu'un de l'utilité d'une photo, de sa photo ? Il y a des images aussi que je n'ai pas pu faire, car des personnes qui étaient d'accord pour participer à visage découvert se retrouvaient à côté de celles qui ne le souhaitaient pas. Et on ne peut pas toujours jouer sur les profondeurs de champ, les flous...

Les questions liées au droit à l'image, aux autorisations de reportage font aussi que nombre de photographes vont travailler, quand ils le peuvent, à l'étranger, car la question « ne se pose pas », ou du moins on y répond autrement ! Pourtant tout est à faire ici, de nombreux sujets restent à aborder. Il faut y croire, avoir des idées, car les commandes sont rares. C'est là que cela se complique, c'est un choix de vie qui a son prix. On ne peut pas traiter ces sujets en passant une demi-journée pour prendre 150 photos et dire ensuite « j'y étais, je l'ai fait ». Mais le principal enjeu

reste le respect et la « distance » : on est avant tout dans la relation humaine, avec des expériences fortes, des vies fragilisées, déjà marquées. Et pour les salariées et les bénévoles de l'association, c'est un engagement, une attention et une disponibilité à toute épreuve. On doit être à l'écoute en permanence. La seule distance que j'ai est liée au fait que je ne suis pas directement concernée et que j'ai un appareil entre les mains. Ensuite, il y a les photos que vous montrez qui sont peu au regard du parcours réalisé ; et il y a tout ce que vous avez partagé.

Où en es-tu du projet ?

Le premier volet va prendre fin. Je suis en plein éditing. C'est long et je me pose beaucoup de questions. Une suite est en cours de préparation, notamment avec des adultes, car l'acquisition des connaissances de base et le développement des compétences a lieu à tout âge, et la lutte contre l'illettrisme ne s'arrête pas à 25 ans. L'objectif est ensuite que cela vive : que ce soit par une publication, un carnet photo, et surtout une exposition qui reprendrait photos et témoignages – un appel à souscription est lancé. C'est ce qui permet de s'inscrire dans la durée et de toucher le plus grand nombre. Je ne crois pas au « coup d'éclat ».

L'éditing est déterminant...

Oui, car vous devez en quelques photographies montrer le meilleur avec sens et cohérence, raconter une histoire. Ce qui suppose recul, compétences et avis extérieurs... Jean-François Leroy, directeur de Visa pour l'image, l'a encore rappelé récemment (*Lettre de la photographie* du 29 août) : l'un des problèmes actuels des photographes est le manque de regard, de jugement sur leur travail. Ils sont moins en contact avec des iconographes. Sans compter

que l'e-mail prend le pas : ce n'est pas idéal. Faire un éditing seul, c'est risquer de tomber dans le travers du choix affectif, parce que l'on a le contexte de la prise de vue ; ou dans celui du doublon. On voit ce qui existe mais pas toujours ce qui manque. Certains vont regarder le fond et la forme, la composition, le cadrage, la lumière, un certain nombre de choses qu'on ne choisit pas toujours consciemment au moment de photographier. D'autres vont réagir à l'émotion, à la compréhension du sujet. Chacun arrive avec une sensibilité qui n'est pas toujours la vôtre, et c'est là qu'il faut faire la part des choses et définir « son choix ».

Un reportage, cela demande du temps. Et quand on est seul, on assure tout : le montage du projet, la rédaction, le contact avec des partenaires, le démarchage des fonds – que l'on n'attend plus pour commencer –, les cessions de droits, et à côté pour vivre il faut jongler avec les commandes. Certes on sait tout faire, mais c'est un temps colossal, et cela peut mettre en porte-à-faux. J'aimerais me concentrer uniquement sur les reportages et sur les personnes. En attendant, j'espère continuer dans ce qui est avant tout une passion et une façon de voir la vie. Je suis convaincue de l'importance, du rôle et du sens de l'image.

■■■■ EN SAVOIR PLUS

<http://vdegalzain.wordpress.com>
<http://vdegalzainphoto.wordpress.com>
www.droitdessavoirs.wordpress.com

■■■■ ORGANISME

Savoirs pour réussir,
5, rue de Tourtille 75020 Paris.
www.savoirspourreussir.com
ANLCI, www.anlci.gouv.fr

